

# Seward Kennedy

1925–2015

Ma première rencontre avec Seward Kennedy remonte à la fin de l'année 1988, quand j'ai commencé à travailler pour Bonhams à Londres. Nous sommes devenus amis peu de temps après. Nous partagions tous deux la même passion pour les objets ethnographiques, mais également pour l'atmosphère conviviale et l'esprit de camaraderie qui régnaient sur Portobello Road les samedis matins. À l'époque, Seward achevait sa période de collectionneur vorace. Il avait pratiquement fait le tour de la question et estimait que la corne d'abondance était en train de se vider.

Lorsque j'ai quitté Bonhams quelques années plus tard, Seward m'a dit que si j'avais un jour besoin d'objets à vendre, je pouvais l'appeler et il verrait de quoi il pourrait se séparer. Comme il habitait au coin de ma rue sur Gledhow Gardens à South Kensington, je pouvais passer chez lui quand bon me semblait. Je me souviens très bien de l'une de nos premières transactions. J'avais un client qui recherchait des figures *ibeji*, et Seward m'informa qu'il en possédait « quelques exemplaires ». Nous avons donc fixé un rendez-vous et Seward est arrivé chargé de deux sacs remplis d'*ibeji*, peut-être une douzaine de paires en tout. Nous nous sommes mis d'accord sur les prix et, plus tard dans la soirée, mon client nous a rejoints. Comme les *ibeji* étaient d'excellente qualité et que leurs prix étaient raisonnables, il les acheta pratiquement tous. Le paiement fut rapide et Seward était satisfait. Je n'avais aucune idée du nombre d'*ibeji* qu'il possédait, mais lorsque ce même client est revenu à Londres par la suite, j'ai de nouveau fait appel à Seward qui, comme convenu, m'a proposé de nombreuses autres figures que je n'aurais aucun mal à vendre. Cela a duré plusieurs années... Au total, j'ai certainement dû vendre plus d'une centaine d'*ibeji* par son intermédiaire.

Attiré également par les formes, les objets soigneusement façonnés et patinés, Seward appréciait notamment les massues polynésiennes et les bâtons à embout rond zulu. Son regard aiguisé lui permettait de déceler la valeur d'un objet au premier regard. J'ai largement profité de son expertise lorsqu'il a appris mon intérêt pour les objets d'Afrique du Sud et mon inten-

tion d'investir une belle somme dans une collection. Presque chaque semaine pendant un an ou deux ans, il est venu chez moi pour me proposer plusieurs merveilleux bâtons de danse ou un sac de boîtes à priser le tabac. Il me disait parfois qu'il avait quelque chose de très spécial, mais qu'il me faudrait dépenser énormément d'argent pour l'acquérir. Il s'agissait invariablement d'un remarquable appui-tête *nguni* ou d'un bâton de prestige exceptionnel, et, même si cela me semblait cher à l'époque, le plaisir infini que me procuraient ces œuvres me faisait rapidement oublier ces douloureuses dépenses.

Originaire de Nouvelle-Angleterre, Seward avait été un brillant avocat et partageait son temps entre New York et Londres. Ce n'est que lorsqu'il a quitté son appartement de South Kensington pour s'installer à Notting Hill que j'ai pris conscience de l'ampleur de sa collection. Si l'expression « caverne d'Ali Baba » me vient immédiatement à l'esprit, elle est toutefois très loin de rendre compte de ce que j'ai vu la première fois que j'ai passé le seuil de sa porte. Des centaines, voire des milliers d'objets de toutes sortes et d'une qualité irréprochable s'entassaient presque jusqu'au plafond, remplissant les pièces et condamnant même l'accès à la chambre et aux toilettes (il n'habitait pas là à l'époque et ne faisait jamais visiter les lieux). J'étais complètement ébahi, d'autant plus que ma visite succédait à ses innombrables passages chez moi (et Dieu sait chez qui d'autre), lors desquels il était à chaque fois arrivé chargé comme une mule. Ce jour-là, je cherchais des massues d'Océanie et il s'est souvenu qu'il en avait quelques-unes, enfouies sous le lit, ce qui signifiait que nous allions devoir d'abord vendre « un paquet » d'objets avant d'être en mesure d'y accéder. Environ un an plus tard, nous sommes finalement parvenus à nous frayer un chemin jusqu'au lit... pour y trouver, conservées dans des placards, un bon lot de massues fidjiennes et tonguiennes, parmi les plus belles que l'on puisse imaginer.

S'il a vendu de très nombreux objets, il n'a cependant jamais cessé d'en acheter, pratiquement jusqu'à sa disparition, fin 2015. Seward était comme ça. Curieux de tout et insatiable. La définition même du collectionneur.

Kevin Conru



Avec l'aimable autorisation de Christie's